

Texte : Thierry Paquot

Journal de lectures



Gérard Borvon, *Respirer tue. Agir contre la pollution de l'air*, Lemieux, 2016, 142 pages, 12 euros



Éric Chauvier, *La Rocade bordelaise. Une exploration anthropologique*, préface de Jean-Marc Offner, Le bord de l'eau, 2016, 128 pages, 12 euros

Les transports collectifs sont gratuits par suite des pics de pollution, pourtant le ciel est bleu dans ma banlieue et la température plutôt clémente pour un jour de décembre. Une amie qui vient d'atterrir à Roissy me décrit la chape de plomb sur la capitale, on croit qu'il fait beau mais au-dessus se tient le terrible nœud de toutes les pollutions et nuisances. La presse dénonce les voitures et les (rares) ménages qui se chauffent au bois, c'est bien peu. Gérard Borvon, dans un court ouvrage incisif et remarquablement documenté, nous explique pourquoi *Respirer tue* et comment *agir contre la pollution de l'air*. Le poison est connu et résulte du productivisme : pesticides, oxydes d'azote, ozone, particules fines, composés benzéniques... Le ministère de la Santé déplore 42 000 morts chaque année, victimes de la pollution de l'air. La France semble fière d'être dans le peloton de tête des consommateurs de pesticides, aux terribles conséquences, surtout pour les produits classés CMR (cancérogènes, mutagènes et reprotoxiques). Une pomme subit de 30 à 50 traitements chimiques avant la récolte pour être présentable sur l'étal du supermarché... L'épandage aérien (qui bénéficie de surnois dérogations accordées par le trio Le Foll-Royal-Touraine) ignore les limites

du champ et touche les crèches, écoles et habitations voisines. Les lobbyistes s'activent à Bruxelles pour légalement polluer non seulement le sol, mais aussi le vivant, dont les humains. Les effets mutagènes et cancérogènes des pesticides à base de glyphosate sont dorénavant démontrés, sans pour autant que ces produits soient interdits. Une étude américaine a trouvé dans le lait maternel du glyphosate à des taux

« Le ministère de la Santé déplore 42 000 morts chaque année, victimes de la pollution de l'air. »

de 760 à 1 660 fois supérieurs au niveau admis pour l'eau ! En France, un absurde – et hypocrite – plan dit Écophyto tolérait l'usage des néonicotinoïdes toxiques pour les abeilles. Le Foll, toujours sûr de lui face à la colère des producteurs de miel et des défenseurs de la faune, suggère de « reporter leur utilisation le soir, quand les abeilles ne butinent pas » ! Que faire contre ces perturbateurs endocriniens ? Développer une agriculture biologique pour manger mieux et se déplacer moins en transports à énergie fossile. On voit

l'ampleur de la tâche, surtout que les multinationales qui s'enrichissent ainsi n'y renonceraient jamais.

La pollution provoquée par l'automobile est indiscutable et toute amélioration du trafic doit la réduire. D'où la nécessité de fluidifier la circulation et d'éviter les embouteillages tout en réduisant la vitesse, comme sur le périphérique à Paris. Les rocades est et ouest de Bordeaux sont empruntées chaque jour par plus de 200 000 véhicules ; si à certaines heures on y roule efficacement, à d'autres, c'est l'enfer ! Le lendemain d'une conférence donnée à l'université populaire de Lormont sur Thomas More, en lisant *Sud-Ouest* au petit déjeuner je découvre un « Courrier des lecteurs » très nourri sur la rocade. Résider plus près de son travail, décaler les horaires, développer le télétravail, contourner Bordeaux, mieux coordonner les transports publics et les ouvrir aux cyclistes, que de bonnes idées ! Je vais déjeuner avec Jean-Marc Offner (lire son texte dans le dossier ci-dessus), il m'évoque la rocade en me donnant le livre *La Rocade bordelaise* d'Éric Chauvier, dont j'apprécie les ouvrages décapants. Dans le train qui me conduit à Paris, je me plonge dans cette enquête anthropologique et suis un peu

déçu, je n'y retrouve pas l'originalité de ses autres publications. Est-ce le résultat d'une commande ? Certes, les interviewés forment un panel large et certainement représentatif des « usagers types », mais il manque un peu d'impertinence et d'humour qu'Éric Chauvier ne dédaigne pas d'ordinaire. *L'Homo rocadus* est d'une grande diversité, certains semblent résignés et avec fatalisme acceptent les bouchons, d'autres, plus malins, rusent avec un plan B. Mais nombreux sont frappés du « stress rocadien » qui, selon l'auteur, « fait l'objet de techniques diverses d'évacuation (tabagie compulsive, "smartphonite" aiguë, surenchères de jurons) que les psychiatres assimileraient sans doute à des symptômes manifestes de perturbations physiologiques ou psychologiques ». La préface de Jean-Marc est excellente, claire, nette et inventive. Une rocade n'est pas qu'un tuyau, elle espère « réenchanter ses territoires » si tant est que ces derniers le souhaitent et que les fabricants de rocades ménagent n'importe quelle voie en parcours et non pas en autoroute.

C'est justement en évitant les autoroutes, si lisses, propres et fonctionnelles, pour circuler sur les routes, qu'Olivier Razemon

explore une France méconnue, celle de villes hier resplendissantes et à présent poussives, désertifiées, agonisantes, dont il parle dans *Comment la France a tué ses villes*. Car il ne s'agit pas seulement de villes mono-industrielles qui une fois privées de leur unique entreprise dépérissent et meurent, mais de préfectures, de villes « moyennes », de villes aux allures de capitales régionales qui n'arrivent plus à consolider leur centre et s'éparpillent en des extensions imprécises et

« Une rocade n'est pas qu'un tuyau, elle espère réenchanter ses territoires... »

donc sans qualités... Ces villes rétrécissent (elles perdent, dit-on, comme pour Le Havre ou Dunkerque, un millier d'habitants chaque année), avec une population qui vieillit, et n'attirent plus de jeunes couples qui en s'installant conforteraient l'école, les commerces et les équipements culturels et sportifs. Olivier Razemon nous conduit, au cours d'une enquête très agréable à lire malgré la noirceur du propos, à Saint-Étienne, ville pauvre où « les gens ne marchent plus » et où les rez-de-chaussée sont murés ; à Béziers où 32 % des boutiques sont vacantes, ce qui n'empêche pas

le maire d'extrême droite d'inaugurer une enseigne Lidl en périphérie ; à Périgueux, ville sur le déclin, qui néanmoins maintient son aéroport utilisé en 2014 par 483 passagers ; à Privas, si mal desservie par les transports collectifs et qui n'arrive pas à maintenir sa population ; à Saint-Tropez, Valence, Soissons, etc. Chaque fois, l'impression est la même : appauvrissement du centre-ville, tristesse des rues, ensommeillement généralisé. Pourquoi ? Les raisons sont multiples, mais trois semblent coller à toutes ces réalités, parfois disparates : un encerclement systématique par des centres commerciaux qui tuent le commerce de proximité et l'animation qu'il favorisait ; l'automobile généralisée qui renforce le chacun-pour-soi (les collectivités territoriales du Grand Lyon ajoutent 84 centimes à tout billet de transport collectif acheté, à La Roche-sur-Yon c'est 3,4 euros...) et favorise la dispersion des habitations hors des villes ; le tracé du TGV et la suppression du réseau dense des chemins de fer qui isole les villes sans gare. Éviter que ces villes se dépeuplent exige une autre régionalisation (s'inspirant des biorégions urbaines d'Alberto Magnaghi), une véritable décentralisation misant sur l'intelligence collective locale, une réelle diversification des



Olivier Razemon, *Comment la France a tué ses villes*, Rue de l'échiquier, 2016, 190 pages, 18 euros



Steven Vogel, *Thinking like a Mall. Environmental Philosophy after the End of Nature*, Cambridge, The MIT Press, 2015, 296 pages



Fanny Taillandier, *Les États et Empires du lotissement Grand Siècle*, PUF, 2016, 180 pages, 16 euros

activités afin de contrer l'effet ville-dortoir, une stimulation des circuits courts, de l'économie sociale et solidaire, des écomobilités, et la fin des centres commerciaux. J'adhère au diagnostic indiscutable d'Olivier Razemon, j'ai également dénoncé les centres commerciaux dans *Désastres urbains* (La Découverte, 2015) comme responsables de la désertification des centres des villes de moins de 100 000 habitants et de bien d'autres maux environnementaux. Victor Gruen, le concepteur du premier *shopping mall*, voulait donner aux Américains de la *suburb*, un peu de ville, d'où cette galerie marchande avec ses rues piétonnes desservant aussi bien des services que des boutiques et des restaurants. Il échoua, les services sociaux et caritatifs furent exclus par un loyer prohibitif, et retourna dans sa vieille Europe natale finir ses jours en réalisant des petits commerces de ville soucieux de l'environnement.

À ce propos, *Thinking like a Mall* de Steven Vogel mérite toute notre attention. Inspirée par Aldo Leopold (qui invitait à penser comme une montagne), J. Baird Callicott, Eric Katz, Keekok Lee, John O'Neill, son analyse s'évertue à saisir l'artificialité de la nature mise en scène dans la consommation

de masse, à refuser la « tragédie des communs » et à promouvoir une démocratie environnementaliste opposée à celle du Caddie! Effort philosophique appréciable, encore trop rare en France...

Et s'il n'est guère fréquent de mêler littérature et actualité sociologique, c'est pourtant l'intention de Fanny Taillandier, qui, avec *Les États et Empires du Lotissement*

« Ce rêve de la middle class aisée n'est plus réservé aux seuls Américains... »

Grand Siècle, brouille les genres littéraires avec un titre à la Cyrano de Bergerac et des citations de Molière, Bossuet, Madame de Sévigné et autres auteurs du XVII^e siècle pour décrire et analyser un lotissement construit au XX^e siècle, dénommé Grand Siècle et situé non loin de Versailles. À dire vrai, il n'a jamais été bâti et ressemble à s'y méprendre au Parc de Lésigny du promoteur américain William J. Levitt, mondialement connu pour ses « nouveaux villages » où les maisons confortables, toutes identiques, sont accessibles par des voies en « boucles » et éparpillées dans une verdure

abondante. Ce rêve de la *middle class* aisée n'est plus réservé aux seuls Américains, des banlieusards parisiens peuvent l'atteindre. Quand le récit commence, nous sommes après le « grand fracas » (Mai 68) et le lotissement est en ruine, une cohorte de nomades vont l'explorer et tenter d'en saisir la signification, d'où le recours aux relations des voyageurs du XVII^e siècle, tel Samuel de Champlain décrivant le Québec. La clé pour comprendre cette forme d'aliénation consentie est l'extension de la société de consommation avec sa prégnance des loisirs, de la télévision, de l'auto-immobile, du faux qui se présente comme le vrai. Comme le capitalisme financiarisé, mondialisé et virtuel est venu se substituer au capitalisme marchand, localisé et matérialisé par les « choses » qu'on achète et accumule avec de la monnaie, c'est tout un univers qui s'effondre, entraînant dans sa chute ce type de logement et le mode de vie qui va avec. Audacieusement écrit en empruntant à la fable, au récit de voyage, à la littérature « grise », à la publicité et aux jeux vidéo, ce texte s'avère subtilement décalé, aussi bien de la critique situationniste, de l'humour désastreux de J.-G. Ballard (*Le Massacre de Pangbourne*) que du polar dénonciateur de Mano sur la disneylisation du monde

(*Les Habitants*). C'est précisément ce qui en fait son charme et aussi sa force, d'autant que l'auteure qui indique sa bibliographie s'est refusé à plonger dans les innombrables recherches, thèses et mémoires sur le pavillonnaire, y compris sur l'aventure française de la société Levitt dorénavant très bien connue. Voici un texte qui rompt avec l'académisme universitaire en se déclarant de l'académisme désuet du Grand Siècle, non sans ironie... J'ai comme l'impression que ce court ouvrage sert d'exercice à l'auteure, elle y fait ses gammes en pastichant plusieurs genres littéraires, avant, peut-être, d'en choisir un pour son prochain livre...

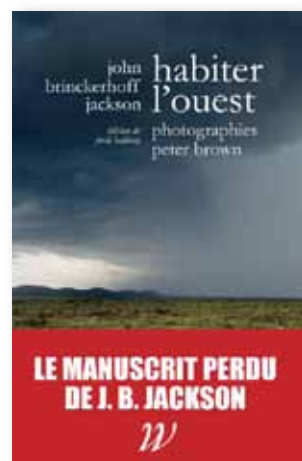
Un récit de voyage, c'est ce que propose le célèbre paysagiste du vernaculaire américain, John Brinckerhoff Jackson (1909-1996), avec *Habiter l'Ouest*, tapuscrit découvert par Jordi Ballesta. Il date de 1989 et porte alors le titre de *A Sense of Place, A Sense of Time*, donné à un recueil d'articles publié en 1994 ; il fallait donc pour cette première édition mondiale un autre titre. « Chez Jackson, note Jordi Ballesta, le sens du temps s'opposait au sens du lieu ; il apparaissait aussi comme le vecteur d'une critique de la *wilderness*.

Avec la notion de sens du temps, il s'agissait de penser le monde tel qu'il est historiquement habité, transformé et en cela paysagé, en aucun cas de distinguer des domaines définis et sacrés selon une conception conservatoire de la planète. » En décrivant les Hautes Plaines, si monotones, si démesurées, Jackson y trouve quand même cette instabilité et cette mobilité qui caractérisent l'habitation

« Il s'agissait de penser le monde tel qu'il est historiquement habité, transformé et en cela paysagé. »

nord-américaine avec ses trois qualités, selon Jordi Ballesta, le paysage, le vernaculaire et la marche. Si ces 91 feuillets dactylographiés ont été vite authentifiés, trouver l'auteur de planches de contact stockées dans une boîte d'archive a été plus long. L'enquête a finalement conduit à Peter Brown, qui possédait un exemplaire du tapuscrit et a réalisé en 1990 une exposition de ses photographies *High Plains/Plain Views*. Les pièces dispersées du puzzle s'assemblaient... De 1986 à 1989, Jackson et Brown ont voyagé ensemble

dans le nord-est du Nouveau-Mexique, l'Oklahoma, l'Utah, les régions côtières du Texas. L'un photographiait à la chambre, l'autre dessinait, écrivait ou tout bonnement contemplait. Dans sa très intéressante postface, François Brunet explique que le verbe *to survey* veut dire « prendre des mesures », « examiner l'état de », d'où le *surveyor*, le géomètre-arpenqueur qui s'en va explorer un territoire et le saisit à toutes ses échelles si possible en compagnie d'autres observateurs, tel un photographe par exemple. Si Jackson n'oublie pas le *grid* dans la fabrication du paysage américain, quadrillage juridique ratifié par le Congrès en 1785, il privilégie le vernaculaire, ce qui est fait là par ceux qui s'y trouvent avec les moyens du bord. Jackson décrit ces vastes plaines issues d'une très longue histoire géologique, tout en s'attardant sur l'unification du temps par l'heure officielle et sur les routes et autoroutes qui attribuent à l'automobile une place disproportionnée. Ce que les photographies confirment : aucune image sans une ou plusieurs voitures cassées ou rutilantes à exhiber. On y voit aussi du vent, des gravats et des ruines, des bungalows, de la terre sablonneuse et des horizons. Rien de bien nouveau à l'Ouest. Un permaculteur, Bernard Alonso,



John Brinckerhoff Jackson, *Habiter l'Ouest*, traduit par Jessica Shapiro, édition et épilogue de Jordi Ballesta, postface de François Brunet, photographies de Peter Brown, Wildproject, 2016, 92 pages + photos, 22 euros



Bernard Alonso et Cécile Guiochon, *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la transition*, préface de Jean-Marie Pelt, illustrations de Marie Quilvin, Écosociété, 2016, 206 pages, 25 euros



Jennifer Cockrall-King, *La Révolution de l'agriculture urbaine*, préface de Marie Eisenmann et Vincent Galarneau, traduit par Geneviève Boulanger, Écosociété, 2016, 328 pages, 25 euros

et une transitionniste, Cécile Guiochon, se sont associés pour rédiger un guide pratique, très complet et illustré avec talent et humour, *Permaculture humaine. Des clés pour vivre la transition*. L'introduction est bien trop optimiste, les auteurs considèrent que la transition est en marche et que partout elle rencontre un accueil enthousiaste, que la plupart de nos concitoyens dénoncent les méfaits du productivisme et de la société de consommation et s'engagent dans la bonne voie que le film *Demain* met en images. C'est oublier un peu vite la déplorable politique environnementale du quinquennat Hollande, l'ahurissante victoire du conservateur Fillon à la primaire de la droite et le pourcentage élevé du FN un peu partout en France. Ne prenons pas nos rêves pour des réalités, soyons réalistes et demandons l'impossible certes, mais en connaissance des rapports de force. Donc, nous partons de peu qui se combine à peu, ce qui fait déjà quelque chose... Nous savons que chaque idée est un combat, surtout d'un point de vue écologiste, qui sort résolument du vieux et plombant clivage droite/gauche. Que la route est semée d'embûches et que jamais les multinationales qui font la pluie et le beau temps, au propre comme au figuré, ne toléreront une

perte d'influence et encore moins de profits. Cela dit, entrons dans ce livre qui est un atelier, un laboratoire, une ferme, qui explique, raconte, analyse ce qu'est la permaculture, l'organique, la vie ensemble, avec les humains et le monde vivant dans leur incroyable diversité ; qui toujours encourage, conseille, porte attention aux fragilités des uns, aux inquiétudes des autres. Des encadrés, des références biblio-

« Prendre soin de la Terre, prendre soin de l'humain et partager équitablement les ressources. »

graphiques, des sites pour des applications directes, des biographies des pionniers et autres expérimentateurs, cet ouvrage est un centre de ressources, toujours rédigé clairement et avec conviction. Les auteurs connaissent parfaitement leur sujet et savent que le mental est lié au physique, aussi s'attardent-ils sur les mécanismes du cerveau tout autant que sur la satisfaction d'être bien portant. Les Australiens Bill Mollison et David Holmgren inventent le mot « permaculture » (pour « agriculture permanente ») au début des années 1970,

ce n'est pas une façon de cultiver la terre – bien que –, c'est une méthode qui « s'inspire des lois qui régissent les écosystèmes naturels pour organiser les activités humaines de façon aussi harmonieuse que possible ». L'éthique de la permaculture repose sur trois piliers : prendre soin de la Terre, prendre soin de l'humain et partager équitablement les ressources et redistribuer les surplus. Elle s'organise en douze principes : 1/ observer et interagir, 2/ capter et stocker l'énergie, 3/ obtenir une récolte, une production de richesse, 4/ appliquer l'auto-régulation et accepter les réactions, 5/ utiliser et valoriser les ressources et les services renouvelables, 6/ éviter la production de déchets, 7/ concevoir le design d'ensemble avant d'en venir aux détails, 8/ intégrer plutôt que séparer, 9/ adopter des solutions modestes et lentes, 10/ favoriser la biodiversité, 11/ repérer et valoriser les « effets bordures » et 12/ réagir aux changements de façon créative. Le design bénéficie d'une longue et passionnante description, il est vrai qu'il enveloppe tous les savoir-faire et génère l'intelligence collective... Avec le chapitre « Prendre soin de la Terre », ce sont la biodiversité, l'eau, le sol et la forêt qui sont éloquemment présentés avec des dessins explicatifs qui parlent au néophyte et

lui révèlent bien des secrets de la Nature. Le chapitre suivant, « Prendre soin de l'humain », s'attache à montrer l'importance de l'alimentation pour le bien-être de chacun (l'on compte un milliard d'obèses !), et en quoi il est possible, ici et maintenant, de cultiver de manière raisonnée et raisonnable la terre pour se nourrir avec des produits frais et sains sans gaspillage et en respectant les chronobiologies du monde vivant. Cet ouvrage pratique de grande qualité est bel et bien un *manuel* au sens d'un livre qui vous permet de vous prendre en mains !

La terre urbaine imperméabilise le sol et bétonne à tout va. Les habitants des mégapoles, et même des villes de moins d'un million d'individus, sont totalement dépendants d'importations massives et lointaines de biens alimentaires, sans compter l'eau potable qui vient parfois d'un millier de kilomètres ! L'urbanisation, chaque jour, transforme des terres arables en lotissements, aéroports, centres commerciaux, villages de vacances... et détruit des écosystèmes qui, hier encore, étaient productifs. La toponymie évoque encore des champs, des prés, des vignobles, des moulins, mais il faut avoir une sacrée imagination pour les

visualiser là où se dressent de gigantesques gratte-ciel, arrogants et sans grâce. La victoire (est-ce le bon terme ?) de l'urbanisation et la soumission des campagnes environnantes nous ont fait oublier l'alimentation. Il est vrai que le productivisme a d'abord conquis le monde rural, métamorphosant profondément et quasi irréversiblement les paysans en agriculteurs, puis en exploitants de plus en plus déqualifiés

« L'urbanisation, chaque jour, transforme des terres arables en lotissements, aéroports... »

et soumis au diktat des firmes agroalimentaires, chimiques et financières. La concentration du capital à l'échelle mondiale n'a pas épargné ce secteur, aussi dorénavant quelques firmes contrôlent-elles la production, la circulation et la distribution de l'écrasante majorité des biens alimentaires consommés un peu partout (en 2005, trois sociétés accaparent 90 % du commerce mondial des céréales). Elles imposent leurs goûts et aussi les pathologies qui accompagnent bien des excès en sucre ou en autre ingrédient mal maîtrisé. Résultat ?

Les citoyens mangent, mais mal. Les produits ne sont plus frais, mais mûrissent dans les entrepôts et durant leur transport en cargo de l'autre bout du monde. Bien sûr, l'on fait miroiter au consommateur qu'il peut acheter ce qu'il veut quelle que soit la saison. Or, ces fruits et légumes, aux prix compétitifs, sont souvent fades et inégalement payés aux producteurs. Face à cette malbouffe, à cette absurdité de faire venir de plusieurs milliers de kilomètres des choux, des tomates ou même des pommes de terre, à cette exploitation des petits producteurs, à cette mainmise des monopoles sur le contenu de nos assiettes, sans évoquer le traitement d'une violence extrême envers les animaux destinés à finir en conserve ou dans une cocotte, des gens, vous et moi, se sont mis à cultiver une petite parcelle, un jardin ouvrier ici, une terrasse là, sans trop connaître leurs droits en la matière (avoir un poulailler, dans de nombreuses villes, est interdit). Ainsi est née la « révolution de l'agriculture urbaine », sans parti politique, sans moyens, sans rien d'autre que le travail obstiné d'apprentis « urbanculteurs » et autres « locavores », et aussi et surtout ce plaisir simple de manger ce qu'on a semé et récolté... Jardinière du dimanche,



Le Douglas, une chance pour la France et les sylviculteurs. La vision de CFBL, septembre 2016, 136 pages, 15 euros



Yves Lenoir, La Comédie atomique. L'histoire occultée des dangers des radiations, La Découverte, 2016, 318 pages, 22 euros



Jean Songe, Ma vie atomique, Calmann-Lévy, 2016, 316 pages, 19 euros

Jennifer Cockrall-King, originaire d'Edmonton (Canada), découvre lors d'un voyage d'études à Cuba en 2007 les *organopónicos* (exploitations maraîchères urbaines), apprend qu'aux États-Unis un produit alimentaire effectuée en moyenne 2 400 kilomètres entre la ferme et l'assiette (ce qu'on appelle « le kilomètre alimentaire » depuis 1993, après un article dans *The Independent* signé Joanna Blythman), qu'en 2009 Michelle Obama aménage un potager de 100 m² à la Maison-Blanche, que le Conseil municipal de Seattle déclare 2010 « année de l'agriculture urbaine », que Londres annonce pour les JO de 2012 l'ouverture de 2012 jardins potagers et que le riz, le maïs, le blé, après la canne à sucre, sont des « intrants » pour l'industrie des biocarburants, ajustant leurs prix à celui du pétrole ; bref, qu'il y a là des changements prometteurs face à des tendances inquiétantes quant à la sécurité alimentaire des villes et à la santé de chacun, et que cela valait une vaste enquête ! Après de nombreux déplacements (Paris, Londres, Californie, Toronto, Milwaukee, Detroit, Chicago, Cuba) et entretiens (avec des permaculteurs, des activistes, des fermiers, des apiculteurs, des aviculteurs, des viticulteurs, des maraîchers, etc.,

qui cultivent en ville), son ouvrage *La Révolution de l'agriculture urbaine* est là et respire l'humus frais d'après la rosée. La plupart des interviews datent de 2010-2011, mais les sites référencés permettent d'actualiser ces données aussi périssables qu'un fruit cueilli sur l'arbre. Dénoncer le secteur capitaliste de la distribution qui ruine les épiceries locales et impose un tout petit éventail de fruits et de légumes, la

« Londres annonce pour les JO de 2012 l'ouverture de 2012 jardins potagers. »

surconsommation d'eau qu'exige l'agriculture productiviste (70 % de toute l'eau douce du monde !), la dépendance de cette agriculture envers le pétrole (pour les engins et les intrants chimiques), les effets de ce productivisme sur le dérèglement climatique et sur l'exode rural, relève du connu, aussi l'auteure n'y consacre qu'un chapitre. Par contre, elle présente Slow Food (né en Italie en 1989 à l'initiative de Carlo Petrini et qui aujourd'hui compte 100 000 membres répartis dans 160 pays), mentionne l'entrée en fanfare

dans les dictionnaires du mot *locatore*, à partir de 2007, qui désigne les personnes s'approvisionnant dans les marchés paysans plutôt qu'au supermarché, avant de nous inviter à la suivre dans des lieux inimaginables où s'élabore l'alimentation citadine (friches industrielles, toits d'entrepôts, interstices dégradés, dents creuses...). Impossible de résumer la richesse de ses rencontres, néanmoins les visites guidées de Londres, Chicago (la ferme verticale mérite un chiffrage de son coût énergétique et des effets de son implantation dans un quartier), Detroit (aucun pathos, les faits bruts et la dure réalité qui les accompagnent), Vancouver et Toronto sont passionnantes par la qualité des personnalités qui portent ce regain agricole. Le cas parisien est quelque peu idéalisé et moins massif et populaire qu'énoncé ici. Certes, on y produit du vin et du miel, mais les principales préoccupations des Franciliens sont le logement (trop cher, souvent inconfortable, éloigné de leur travail...) et les transports publics (coûteux, sales, surchargés...). Certes, les AMAP (terme absent de cet ouvrage) se multiplient et des bacs comme ceux des Incroyables comestibles (mouvement né à Todmorden en Grande-Bretagne en 2008

à l'initiative de Pamela Warhurst et Mary Clear) se généralisent, les jardins communautaires et autres expérimentations (agrocités, jardins scolaires, potagers...) s'affirment d'année en année, malgré les vents contraires... Montréal a droit à un chapitre spécifique traité par Éric Duchemin et Jean-Philippe Vermette, qui ne cherchent aucunement à embellir la situation (« La production urbaine reste une activité estivale et se chiffre en petites quantités », écrivent-ils), mais pointent les tendances plus qu'encourageantes en matière de production vivrière et de vie associative. On ressort de ce voyage aux pays des « champs urbains » convaincu que là gisent d'excellentes initiatives, transposables ou non, mais toujours correctrices des méfaits d'une urbanisation imposée d'en haut, sans jamais se préoccuper des habitants et de leur santé tant physique que mentale.

J'ai reçu un petit ouvrage consacré au douglas, ce sapin nord-américain acclimaté en France il y a une cinquantaine d'années et revendiqué par la CFBL (Coopérative forestière Bourgogne-Limousin créée en 2003, près de 13 000 adhérents et 139 salariés) qui en assure la

promotion. Le but de cette coopérative est de concilier foresterie et marché, elle vante donc les bienfaits de cet arbre pratique qui pousse bien et accepte divers débouchés : emballage, charpente, fermette, lamellés-collés, lames de terrasse, poteaux, ébénisterie... La coopérative a mis au point une technique d'écoreboisement qui permet « de réinstaller une nouvelle plantation directement après une coupe rase sans andainage des branches ni dessouchage ». Respect du sol, de la biodiversité et du paysage, voilà de bonnes raisons pour planter cet arbre. Peut-être faut-il lui adjoindre des voisins ? Certaines forêts, à exploitation industrielle, ne récusent pas la diversité... au contraire !

L'année 2016 est passée, avec son lot d'attentats et ses perturbations climatiques. Ce fut l'année des 30 ans de Tchernobyl et je m'inquiète de l'état du système nucléaire français, un accident technique – je préfère ne pas penser à la possibilité d'un acte terroriste – est tout à fait envisageable. Deux ouvrages remarquablement informés nous aident à voir clair en ce domaine classé « top secret », *La Comédie atomique* d'Yves Lenoir et *Ma vie atomique* de Jean Songe. Le premier

retrace avec une rare précision l'histoire d'un lobby pronucléaire qui domine les instances internationales de contrôle et assure qu'il maîtrise parfaitement la situation. Une telle arrogance scientifique ne s'émeut pas le moins du monde de son incapacité à régler les deux plus grosses catastrophes nucléaires que sont Tchernobyl et Fukushima. À ces prétentions d'une poignée d'ingénieurs s'entremêlent des visées industrialo-militaires d'États et des intérêts économiques de firmes multinationales. Le second, à l'écriture directe, au ton subjectif et à l'humour grinçant, expose de manière faussement naïve, mais avec des arguments-chocs, les terribles dangers du nucléaire. Il ne s'agit pas de dénoncer une information officielle tronquée, mais d'expliquer le pourquoi d'une telle propagande parfaitement rodée... Bonne année !